

Laure Bolatre

Aimer



Ne pas écrire nos rêves
Pour ne pas perdre
Le sens de la réalité

Raconter l'amour
Pour ne pas oublier
Qu'il existe

Demander à Dieu
De donner à l'autre
La force de nous aimer

Car chacun le sait bien
Il est plus facile
De parler du bonheur
Que de le construire...

S'il vous plait, seigneur, exaucez ma prière.
Laissez moi rejoindre celui qui fut, qui est, sera
pour l'éternité l'amour de ma vie.
Celui qui, j'en suis certaine, vous enivre de ses notes.
J'ai besoin de le revoir, de le toucher, mais
surtout, il faut que je lui dise.
Vous savez qu'il attend depuis la nuit des temps
les mots que je n'ai pas pu lui murmurer.
Aujourd'hui, il est temps qu'il sache.
Sans lui ma vie ne chante plus.
Mon cœur ne bat que pour attendre votre
volonté, de nous réunir en votre paradis
Ecoutez les anges ! ils fredonnent toutes nos
chansons d'amour aux oreilles des amoureux du
monde entier.
Lui sans moi, moi sans lui, toutes ces vaines
années.
Ne plus avoir ce pouvoir de donner, de partager.
Tout cela m'a quitté le jour où ses yeux se sont
fermés.
Le pouvoir des mots s'est envolé avec son âme.
J'étais sa messagère, il était ma muse.

Je suis certaine, que vous souriez à cette image,
mais n'est ce pas vous qui nous avez réuni.

La magie que vous avez mise dans nos cœurs a
failli nous perdre et vous le savez mieux que
quiconque sur terre et dans le ciel.

L'amour de deux regards, de deux âmes qui se
touchent, se complètent, sans un geste.

Juste une note, un mot et notre enfant naissait, et
nous avons eu de nombreux enfants...

Mais un seul amour : la symphonie des mots...

Nous disons toujours que lorsque notre mort approche, nous voyons défiler notre vie.

Alors ce soir, j'ai décidé de revivre chaque moments qui ont fait que j'ai vécu jusqu'à ce jour dans l'espoir de cet instant merveilleux où ma vie a pris un sens : celui de l'éternel amour, sans faille, de celui dont on dit qu'il n'existe pas.

L'automne était déjà bien avancé et les feuilles jonchaient le sol de mon jardin : nous entrions dans ma période préférée de l'année.

La plupart des gens aime le soleil, sa chaleur, le joli teint qu'il nous donne.

Eh bien ! Pas moi !

J'aime regarder la pluie tomber, frapper les carreaux : mélodie que seule, elle, connaît, le vent dans les arbres, la neige qui virevolte, enfin tout ce qui donne un prétexte pour rester blottie devant un grand feu pétillant de mille couleurs en savourant un thé chaud, une douce musique pour adoucir l'atmosphère déjà paisible et surtout le ronronnement de Pollux et Félix, mes deux chats militant contre le fait d'attraper les souris qui courent dans le grenier.

Pourquoi vouloir plus...

- bonjour, marie. Déjà en train de jardiner ?
- bonjour, facteur. Vous n'êtes pas en retard pour porter les factures ce matin !
 - c'est l'anniversaire de ma fille j'ai promis de rentrer tôt.
 - et quel âge a notre petite Sophie, 5 ou 6 ?
 - 6. Elle vient de rentrer au CP.
 - embrassez-la pour moi, d'accord !
 - pas de problèmes. Tenez. J'ai deux grandes enveloppes pour vous ce matin.
 - deux ?
 - hum.
 - bien merci. A demain. Bonne journée.
 - à demain.

Marie rentre et dépose le courrier sur la petite table d'entrée.

- 10h ! Bon sens ! Si je veux aller au supermarché il faut que j'accélère !

Elle attrape son manteau quand son regard se pose sur la première enveloppe.

Monsieur Mickaël David

12 rue du Pont de bois

- facteur, facteur tête en l'air depuis quand je m'appelle Mickaël

Marie regarde sa montre : 10 h 30.

- voyons, ce doit être la maison qui vient d'être rénovée. Je peux peut être m'y arrêter en passant.

Marie gare sa voiture devant la grande maison de la rue du pont de bois.

Vérifie une nouvelle fois l'adresse. Descend. Pas de sonnette. Tant pis. 11 h. elle frappe à la porte.

Une femme d'une trentaine d'année, grande, blonde, un soupçon arrogante ouvre.

– c'est pour quoi ?

Un léger accent : anglais, américain, qu'importe.

– excusez moi est ce bien ici que réside monsieur David ?

– c'est exact. Et vous êtes ?

– Mme rose. Le facteur s'est trompé. Il m'a remis le manuscrit de...

– comment savez-vous ce qu'elle contient ! vous l'avez ouverte !

– mais non... je vous assure...

– Sarah qui est ce ?

Derrière Sarah se tient Mickaël David.

Marie n'en revient pas.

Son émotion...

– mon dieu... c'est lui...

Apparemment, Sarah trouve très drôle le trouble de Marie.

– bonjour. En effet je suis bien M. David

– non, non. Ce n'est pas... excusez moi... il faut que je parte !

Et Marie de courir, oubliant qu'elle était venue en voiture.

Près de l'entrée, Mickaël sourit.

- je dois dire que la réaction...
- moi, ce que je voudrais savoir c'est comment elle connaissait le contenu de l'enveloppe ?
- hasard...
- peut être.

Mais marie, elle, se moque de tout cela !

Dans sa tête, un personnage prend forme : grand brun cheveux ondulants sur la nuque, un regard nonchalant un rien moqueur et ce quelque chose qui émane de sa personne, un héros prenait vie dans l'imagination de Marie, le nouveau Mickaël David.

Je me rappelle qu'il avait plu pendant des jours.

Et moi, je passais mes journées à remplir des feuilles blanches.

Vous voyez, Seigneur, dès que j'ai eu posé mes yeux sur lui, il est devenu mon héros : d'abord ce pirate au grand cœur dans mon roman, avant de devenir ma réalité...

J'entends encore, la pluie jouant sur les carreaux de mon bureau, le vent soufflant par la cheminée, couchant les flammes : musique de l'automne, prélude de l'hiver.

Marie entasse le bois, lorsqu'une voix d'homme, derrière elle, la fait sursauter.

– excusez-moi. Mme rose, je crois.

Il regarde l'enveloppe qu'il tient dans sa main.

– marie rose...

Il sourit, un rien ironique.

– oui, c'est moi. Je vois que l'humour de ma mère ne vous laisse pas indifférent, M. David Mickaël, si je ne me trompe.

– exact. Enchanté.

Marie sourit.

– que puis-je pour vous ?

– eh bien... tout d'abord je voulais vous présenter des excuses.

– pardon ?

– pour la manière plus que cavalière dont à fait preuve mon amie l'autre jour.

– je vous en prie...

– et j'ai là un courrier vous appartenant. Mme Rose 12 rue du bois.

– merci.

Marie s'empare de l'enveloppe.

Sa main frôle celle de Mickael.

– apparemment Albert a du mal avec le numéro 12 on dirait.

Elle rit, détourne le visage pour essayer de cacher ses joues qui rosissent.

– je peux vous aider ?

Marie le regarde sceptique : un complet cravate n'est pas vraiment la tenue adaptée pour rentrer du bois.

– je ne crois pas que... enfin... le bois est trempé.

Mickael lui sourit.

– une tenue est faite pour être lavée, non ?

Et attrapant une brassée de bois à même le sol.

– où ?

– là, près de la porte, s'il vous plaît. Merci.

– de rien, voilà. Bien je vais vous laisser. Bonne journée.

Il allait partir.

– du thé ?

– pardon ?

– du thé ou du café si vous préférez. C'est de bon cœur, elle montre le tas de bois, pour vous remercier de vous être déplacé et pour le bois.

– d'accord. Thé ?

– thé.

Ils rentrent dans la maison.

Mickael observe la pièce

Marie observe Mickael.

– c'est très agréable. Cette sensation.

Devant son regard interrogateur, il continue.

– lorsque l'on rentre... cette sensation de bien être, toute cette pièce... cette cheminée, ses fauteuils... vous aimez la musique à ce que je vois.

Il se dirige vers le petit meuble où se trouve la chaîne, prend un CD au hasard, jette un œil sur les autres qui s'entassent dans un coin.

– classique, variété, country, jazz.

Il la regarde.

– ce que je recherche c'est, comment dire, j'écoute, je m'évade, je rêve, qu'importe le style, c'est... vous comprenez ?

– oui, je comprends. Je comprends même très bien.

– le thé est prêt. Vous voulez le prendre près de la cheminée ?

– non, je vous en prie, sur la table là c'est très bien.

Il lui sourit, ce regard toujours un rien ironique.

– il manque quelque chose ?

– ah oui ?

– un chat ! Un chat près de la cheminée !

Marie rit.

– cliché !

– hum...

– une grande cheminée, un fauteuil moelleux et un chat paresseux. C'est un cliché !

– je ne voulais pas vous gêner...

Marie sert le thé.

Cette fois c'est elle qui lui lance un regard ironique.

– les miens, mes chats, dorment sur ma couette dans ma chambre. La cheminée y est plus petite, mais la couette est plus moelleuse.

Mickael part d'un grand éclat de rire.

– vous êtes charmante, marie. Pardon, je peux vous appeler marie ?

Attention ! Danger ! Séducteur !

Il prend un air peiné, mais son regard brille, malicieux.

– hum ! Attention aux clichés, marie. J'aime tout ce qui est beau et les femmes font parties de cette beauté. Mais je sais me conduire, je suis un gentleman !

– bien. Je saurai m'en souvenir. Mais en attendant, le gentleman prendra-t-il un gâteau avec son thé ?

Et tous deux de rire.

Je crois que cette année là, vous l'aviez faite pour moi.

Je suis certaine que sur votre agenda vous aviez inscrit : année 20., réservée à Marie Rose : 40 ans, un chiffre rond, l'heure de faire un bilan sur sa vie : pas terrible.

Pourtant, Mickaël apparaissait et cette année il devait... neiger.

Neiger, un tapis blanc à perte de vue.

Ma saison préférée, le blanc de l'innocence, Mickaël, la neige et 40 ans... seigneur quelle année !

Le parc est silencieux.

Les oiseaux ont froid : ils ne chantent pas.

Pourtant, un timide rayon de soleil joue à travers les branches.

Il ne neige plus depuis le matin.

Marie, emmitouflée, se promène, respire à plein poumons l'air frais de cet hiver précocé.

La neige craquèle sous ses bottes.

Elle sourit.

– vous souriez aux anges ?

Elle sursaute.

Mickael et Sarah.

– bonjour. Vous m’avez surpris.

– ne me dites pas que vous aimez ça !

– quoi ?

– ce froid, cette neige !

– excusez mon amie elle est californienne et...

– cela fait 2 fois.

– pardon ?

– cela fait 2 fois que vous excusez pour quelqu’un d’autre.

– je ne vois pas en quoi cela peut être gênant.

Réplique Mickaël, légèrement agacé, ou peut être simplement surpris.

– nous devons nous excusez de nos erreurs, pas de celles des autres. Chacun doit reconnaître ses torts, c’est tout.

– vous ne m’aimez pas, Mme Rose.

– je ne vous connais pas, Madame.

– Sarah ! Je crois que cela suffit ! Marie, vous étiez en pleine contemplation et nous vous avons dérangé...

– tu l’appelles par son prénom maintenant !
Décidément je déteste cette vie ici !

Marie regarde Sarah.

Elle s’imagine partir loin dans un pays étranger.
Non ! Elle ne le pourrait pas.

Elle lui sourit gentiment.

– il faut du temps pour s’habituer à une nouvelle vie. Je suis désolée j’ai été désagréable avec vous. Peut